

Lorsque la porte se referma, Leër reprit la parole:

«Le jour du bal durant lequel je fis réellement la connaissance d’Odia, l’idée que j’allais enfin la rencontrer fut si forte, l’impatience si grande, que les enseignements que je reçus alors passèrent sur moi comme s’ils avaient été faits de vent. En temps normal, je pense que mes enseignants m’en auraient tenu rigueur, mais cette réception était si prestigieuse qu’elle en était attendue non seulement par moi, mais aussi par tous les autres apprentis, et très certainement la plupart de mes professeurs. En fait, je pense que la quasi totalité de la cité d’Odoril était transie par l’impatience, car c’était le quarantième anniversaire de la victoire des Champs Aux Herbes Folles et pour l’occasion, la cité toute entière était devenue l’espace de somptueuses représentations théâtrales et musicales en tous genres, du plus burlesque au plus poétique, sans compter des expositions artistiques de toutes natures: peintures, sculptures, événements sportifs, culinaires et j’en passe. Tout le monde pouvait présenter, exposer, manifester, tant que la bonne humeur et le respect de tous étaient garanties, car lors de cette célébration, il n’était pas juste question de la Haute-Seigneurie mais bien de l’intégralité des Cinq Royaumes; aussi, chaque délégation des quatre autres Royaumes avaient été conviées à participer activement à la fête, et de nombreuses scènes dévolues entièrement aux autres races avaient été dressées dans toute la ville afin qu’elles puissent également participer aux célébrations. Un tel événement n’est pas courant, même à Odoril. C’est la raison pour laquelle nos professeurs s’étaient montrés un peu laxistes envers notre attitude.

«Je pourrais vous parler pendant des heures, et je n’aurais fait qu’effleurer la surface de tout ce qui se trouvait dans les rues d’Odoril. C’était fantastique, absolument merveilleux de pouvoir voir une pièce de théâtre humaine sur la vie d’un soldat côtoyer un kiosque oktaro où la bataille des Champs aux Herbes Folles était présentée sous la forme d’une sculpture à l’échelle un quatre-millième, tandis que, de l’autre côté de la rue, un étale de produits culinaires venus de Soliesh-Bilim était venté par des marchands Matapis. L’ambiance dans Odoril était unique. Pourtant, le jour du bal, tout cela m’était complètement indifférent, car j’allais rencontrer Odia.

«Permettez-moi ici de faire une petite aparté» dit Leër sur un ton beaucoup plus commun, son buste non plus droit mais penché en avant, les deux coudes sur les genoux, sa main gauche dans le creux de son coude droit. «Je sais que vous avez hâte d’entendre l’histoire d’Odia, mais ce jour-là, je fus mise face à un défi de taille par mon maître, Mazh Ulek Lom Lomina, défi qui eut une influence directe sur ma rencontre avec Odia. Est-ce que vous me

permettez de vous la raconter?»

La question sema le trouble dans la salle. Il n'était pas inhabituel qu'un conteur requiert l'aide de la salle pour la conduite de son récit. Cela participait à l'ambiance générale, et permettait aux personnes chanceuses de pouvoir avoir leur petit moment de gloire. Cependant, il était extrêmement rare que le conteur demanda l'autorisation de mentionner un point ou un autre à son public. Lors de son récit, le conteur était tout puissant. La décision lui revenait.

«Si vous considérez que c'est important, je vous en prie, partagez-le nous.»

L'air se changea en verre, et pendant une fraction de temps, le feu sembla se taire. Depuis le coin où il se trouvait, Kaerlo Saelveti avait pris la parole. Son frère lui-même s'écarta de lui, comme s'il eut voulu éviter de s'attirer les foudres qui n'allaient pas manquer de s'accumuler au-dessus de son aîné.

Car un des frères maudits venait de parler en public.

Pendant une seconde d'hésitation, Leër parcourut la salle du regard pour jauger la réception de ce qui venait de se produire. En parlant en public, Kaerlo venait de rompre un tabou. Certes, les paroles de Leër et du Tavernier avaient permis à la présence des deux frères de bénéficier d'une certaine protection, mais le fait qu'il se soit exprimé, et donc qu'il ait manifesté sa présence de manière active, était une tout autre affaire. Une présence non observée était pour beaucoup de personnes synonyme d'absence. Mais il avait parlé, et en parlant, il leur avait retiré la possibilité de l'ignorance. Comment le groupe allait-il réagir à cela, là se trouvait l'inconnue. Et dans tout type de tension publique, inconnue signifiait risque, inconnue signifiait danger.

«On vous fait confiance.»

Leër vit immédiatement qui venait de parler. C'était l'une des quatre femmes, sans doute la plus jeune des quatre. Son visage sérieux et serein la fixait sans ciller. Sur ses genoux, Hidyelle, la moitié de ses longs cheveux blonds attachés en tresse sur son côté gauche, avait le visage levé vers elle, et dans cette posture, Leër pouvait voir l'adéquation de la fillette. La femme baissa la tête vers elle, puis elle releva les sourcils pour pouvoir observer Leër un instant, tandis que sur ses lèvres, quelque chose naquit, juste l'espace d'un souffle, avant de s'effacer. Cela aurait pu être perçu comme un sourire, mais ce n'était pas cela. Il y avait plus que cela. C'était un regard que Leër connaissait mais dont elle ne parvenait pas à se rappeler l'origine. Seule l'émotion reliée à lui revenait; une sorte de frisson chaud qui se déverse dans tout le corps et qui donne envie de courir jusqu'au bout de la Terre...

Puis, sans un mot, la femme retourna à son ouvrage tandis que la fillette reprit sa

pose, les épaules et le buste droits, son sourire éclatant et ses yeux pétillants tout droit dirigés vers Leër comme s'il n'existait qu'elle. Autour d'elles, le reste de la salle conservait le silence. Il y avait bien quelques tics nerveux ici et là, mais tout le monde avait accepté ce qui venait de se passer. La soirée pouvait continuer.

«Après mes cours, je suis retournée chez moi afin de me changer. Cependant, lorsque j'eus gravi les escaliers qui me menaient jusqu'à ma petite chambrette d'apprentis, je trouvai devant ma porte un colis accompagné d'un message signé de la main de Mazh Ulek Lom Lomina, mon maître. Après être rentré dans ma chambre, je déballai le colis. À l'intérieur se trouvait la plus belle robe qu'il m'avait été donné de voir. La soie venait des artisans de Quaea, un village près de Dasseran très célèbre pour la qualité de sa soie, et encore plus pour ses prestigieux vêtements. Son prix était clairement prohibitif et pourtant je la tenais entre mes mains. Elle était à moi et son propos était clair : mon maître me l'avait offerte pour que je la porte lors du bal. Son geste était tout à fait compréhensible, bien qu'exagéré; la soirée qui se présentait à moi était sans conteste l'événement le plus important de toute ma période d'apprentissage; toute la noblesse serait présente ainsi que la Haute Seigneurie, les attachés diplomatiques des autres pays, les hautes instances financières et tous les membres importants des Guildes. Durant cette soirée, j'allai être présentée à eux, mon maître allait faire état de mes capacités, de mon savoir, de mon indispensabilité une fois ma formation terminée. Je devais marquer leurs esprits par la finesse de mon esprit, mais je ne pourrais le faire que s'ils acceptaient ma présence à leurs côtés. Il fallait que je me distingue, et mon maître avait pris les mesures nécessaires pour que cela soit possible.

«Cependant, quelque chose me gênait dans cela. Cette robe n'était pas *moi*. Encore une fois, je savais pertinemment ce que je tenais entre les mains. J'avais déjà eu l'occasion de voir les ouvrages de ces artisans de talent. Je m'étais imaginée vêtue de l'une de leurs robes, mais tandis que je sentais la finesse du tissu entre mes doigts, je pris conscience de la distance qui me séparait de cette étoffe. C'était une robe faite pour les nobles, faite pour leurs yeux, pour leur sens de l'esthétique, pour leur sens du prestige. Pas pour moi. Si je mettais cette robe, j'allais faire sensation. C'était une certitude. Mais je ne le voulais pas. Pas de cette manière. Je voulais être vue pour *qui* j'étais, pas pour l'image qu'ils voulaient de moi.

- Parce que vous n'êtes pas noble?»

La question lui fit l'effet d'un coup en plein plexus. Pendant une seconde, son souffle s'évanouit et la salle devint aussi dense que du goudron. Quelle erreur venait-elle de

commettre...

Depuis le premier rang, un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe rêche plus blanche que châtain, le maillot élimé, le pantalon rongé aux genoux, les chaussures de cuir griffé par des centaines de pierres, les mains aux ongles rongés, son genou droit croisé sur le gauche, attendait patiemment sa réponse. Leër pouvait voir la fine pellicule de poussière orange qui le recouvrait presque entièrement, qui s'était aggloméré dans ses poils et ses cheveux et jusque sur ses sourcils, qui formait sur lui comme une seconde peau qui lui était devenue invisible mais qui en disait tellement sur lui. C'était un homme des carrières de grès ferrugineux des Ilifins. Pas un de ceux qui y vont et qui en reviennent le temps de quelques semaines, voire quelques mois, le temps d'accumuler suffisamment d'argent pour leur entreprise future ou jusqu'à ce que leur corps ne les oblige à en partir, car il était de notoriété publique que les travaux dans les carrières des Ilifins faisaient partie des plus pénibles qui soient. Non. Celui-ci faisait partie du corps permanent, Leër n'avait aucun doute à ce sujet. Pas juste à cause de la poussière. Cette dernière n'avait été que le détail qui avait entraîné la conscience de tout le reste. Tout en lui, son attitude, le maintien rigoureux de ses muscles, la manière dont ses traits étaient creusés, presque gravés dans sa peau, le faisait semblable à la pierre qu'il extrayait: patient et imperturbable jusqu'à l'inamovible. Il était là, et rien n'aurait pu l'obliger à partir s'il n'en avait pas décidé ainsi.

«Je vous demande pardon?» l'interrogea Leër du ton le plus candide qu'elle pouvait employer.

«Pardonnez-moi de vous couper ainsi la parole, mais dans la manière dont vous parliez des nobles, j'ai senti que vous ne vous considérez pas comme l'une des leurs. Et il n'y a pas que cela. Vous semblez particulièrement à votre aise dans une taverne des comtés, comme si ce genre de lieu vous était familier. Or, il est peu probable qu'une personne de la noblesse le soit. De toutes les expériences que j'ai pu avoir avec des membres de cette classe, j'ai pu constater que la rusticité est pour eux plus un synonyme de goujaterie que de bonne chère.»

Leër sentit la tension monter en elle. Si son identité était découverte maintenant, il était certain que tout ce qu'elle avait présenté d'elle-même serait entièrement oublié pour ne laisser la place qu'à une seule chose, son statut de personne maudite. Tout ce qu'elle avait dit à ce sujet serait immédiatement considéré comme un mensonge, et les frères Saelveti seraient de nouveau, voire même encore plus qu'avant, les victimes de toutes les rumeurs qui circulaient sur les *gens-comme-eux*.

«Vous avez en partie raison, Seigneur. Je ne suis pas née noble. J'ai grandi dans une

ferme du comté du nord, près d'Idéril.»

- Votre nom est pourtant d'origine noble.

- Il l'est. Peu de temps avant mon officialisation en tant qu'ambassadrice, mon maître, Mazh Ulek Lom Lomina, m'a adoptée. Pour des raisons officielles, bien entendu mais également personnelles que je ne souhaite pas exposer ici. Cela prendrait trop de temps. Pour faire court, les relations entre personnes sont plus simples quand la chaîne sociale est respectée. En tant qu'ambassadrice, je serai amenée à entrer en contact avec de nombreux ressortissants de notre Royaume, dont certains qui pourraient se sentir offensés si un ordre leur parvenait d'une personne ouvertement issue du peuple. En m'adoptant, mon maître a résolu ce problème, même si selon moi, c'est un problème qui ne devrait pas se poser à la base. Mais c'est sans doute mes origines paysannes qui parlent.»

À l'explication de Leër, l'homme ne répondit rien. Elle pouvait sentir qu'il avait plusieurs questions en suspend, mais qu'il préférerait les conserver pour lui, du moins pour le moment, et Leër lui en fut reconnaissant. Quelque chose lui faisait penser que cet homme avait compris qu'elle ne voulait pas parler de son passé. Qu'il sut pourquoi, cela était fort peu probable, et c'est cette absence de savoir chez quelqu'un de son genre qui fit monter en Leër un profond sentiment de reconnaissance envers cet homme. Il voulait savoir, mais il avait choisi de ne pas insister par respect pour le secret qu'il avait senti en elle. À lui aussi, Leër se dit qu'elle allait devoir parler, si l'occasion se présentait.

La tension qu'elle avait ressentie se dissipa peu à peu. Elle prit une grande respiration et reprit son récit:

«J'avais donc cette superbe robe entre les mains, mais je décidai de la ranger et optai pour un vêtement bien moins tape-à-l'oeil, une tunique et une jupe toute simple, si j'ai bonne mémoire. Je les passai et m'autorisai, pour cette fois, à laisser paraître mon collier au-dessus de mon vêtement plutôt que de le garder sous eux, comme j'en avais l'habitude. Fin prête, je redescendis les escaliers pour plonger dans l'agitation festive des rues. Les habitants étaient extatiques, porteurs d'une électricité qui se répandait de proche en proche, qu'importe l'âge, le sexe ou la race. Humains, Oktaro, Wujoom, et Matapi s'entremêlaient dans une cacophonie de cris, de rire et d'applaudissements que je n'avais encore jamais vue et qui ne s'est plus représentée depuis. C'était un spectacle unique que de pouvoir voir quatre des cinq races partager, comme si cela était la plus naturelle des choses, un même espace et une même passion, et pendant près d'une heure, je déambulais au milieu des familles, des confréries, des charrettes

et des étales, contemplant jusqu'à en être plus que rassasiée une harmonie qui, malgré tout ce qu'elle avait permis d'accomplir, n'en était pas moins... factice.

- Comment ça, factice», questionna un jeune homme à la moustache encore verte que la bière qu'il avait devant lui semblait déjà faire vaciller. «L'alliance des Cinq Royaumes existe, que je sache.

- Sur le papier, oui, et dans le commerce. Mais peux-tu me dire combien de Matapis, ou de Wujooms, habitent à Élavilin-Sud et dans ses environs?»

Le garçon pouffa presque à la question posée, puis ses lèvres formèrent un O tandis que la révélation se faisait en lui.

«Exactement. Wujooms, Matapi, Oktaros, Ytsh'ts et Humains se sont alliés pour vaincre les Nomolyths, mais après la victoire, les choses n'ont pas continué à évoluer, bien au contraire. Chaque Royaume demeure encore un espace quasiment exclusif à sa race. Les seules exceptions à cette règle sont les représentants des grands pôles commerciaux, ceux des Guildes, les apprentis venus chercher un savoir spécifique, et bien entendu les personnes comme moi qui représentent leur Royaume. En tout et pour tout, on parle de quelques centaines d'individus. Ces personnes mises à part, et comme je l'ai dit, les échanges commerciaux, l'Alliance des Cinq Royaumes n'a changé en rien notre façon d'être ou de vivre, excepté sur un point: celui de la paix. Rien que pour cela, l'Alliance est une manne précieuse. Il est seulement dommage qu'elle ne soit que cela.

«Mais je digresse. Après une heure à batifoler entre les étales et les spectacles, je hélais une voiture pour me rendre au palais de la Haute-Seigneurie. Arrivée à l'entrée, je m'avançai vers les gardes et leur présentai mon invitation qu'ils considérèrent par deux fois, pour une raison très simple: mon accoutrement n'était clairement pas ce qui était attendu d'une invitée à l'une des réceptions les plus prestigieuses de l'année. Je m'y étais attendu, mais mon invitation était officielle et les gardes ne pouvaient m'interdire l'accès au palais sur la simple base de mes vêtements. Aussi les passé-je et pénétré-je dans la cours principale avec la sensation plurielle de ne pas être à ma place et de n'avoir jamais demeuré qu'ici: dans les jardins qui s'étendaient de l'entrée jusqu'au deuxième portail se trouvaient des dizaines de personnes qui flânaient et observaient les magnificences du lieu avant de se rendre dans la salle de réception où se tiendrait le bal, toutes mieux parées les unes que les autres, et pendant un instant je fus honteuse de la tenue que j'arborais. Mais les dès étaient jetés. Je ne pouvais plus revenir en arrière, ni pour me changer, ni pour changer mon passé. J'avais choisi.

«Je passai donc les jardins, les groupes d'individus et les portes monumentales qui demeuraient ouvertes en signe de paix et d'invitation à entrer, et pénétraï dans le palais. Ah! Mes amis» dit Leër sur le ton plus doux de la confiance, «si vous pouviez voir l'intérieur du palais. C'est un spectacle à chaque pas, un déluge de sublime. Le hall principal est illuminé par des chandeliers de cristal qui font danser la lumière dans des cascades de reflets amplifiés par des jeux de miroir qui démultipliaient leur éclat. Les statues de marbre qui ornent les alcôves sont à l'effigie des Hauts-Seigneurs de naguère d'un côté, et de leur épouse de l'autre et forment une procession qui accueille et impose le respect par son gigantisme autant que par la précision des détails. Et le plafond... le plafond est étourdissant. Sur toute sa surface y est raconté le mythe de la création du monde, des dieux qui nous ont précédé, de comment ils ont formé le monde, comment ils y ont vécu et comment, lorsque leur ouvrage était terminé et qu'ils n'avaient plus rien à faire qui ne l'avait déjà été, ils se retirèrent du monde en laissant derrière eux les graines qui donnèrent naissance aux cinq races. C'est une fresque absolument magistrale. Je pourrais en parler pendant des heures... Et après les marches immenses faites d'une pierre que je n'avais jamais observée auparavant et bordées de rampes faites d'or et de cuivre, après l'immense couloir dont les murs drapés de tapisseries et de peintures de toutes les époques, j'arrivai enfin devant l'entrée de la salle de bal. À ce moment, je fus prise d'un haut-le-cœur et je faillis me laisser tomber sur une causeuse drapée du velours le plus fin que j'aie jamais vu. Mon avenir venait d'être rattrapé par mon présent. Pour la première fois, j'allais être plongée dans le monde de la politique. J'allais rencontrer les membres du gouvernement de la Haute-Seigneurie, les ambassadeurs des autres Royaumes, des représentants des grandes Guildes de tout le continent et bien plus encore, et eux allaient me découvrir en retour. Ils allaient me voir, m'observer, m'évaluer, me juger selon mes paroles et mes silences, mes réactions, mes postures, ma tenue, mon maintien. Tout. Ils allaient utiliser tout ce qu'ils pourraient pour se faire une opinion de qui je suis. Toute mon existence allait être coordonnée selon leurs impressions de cette soirée et j'allais devoir affronter cela sans jamais manifester la moindre tension, en souriant tout en disant exactement ce qu'ils allaient attendre que je dise et pas un mot de plus. Et j'étais habillée avec ma robe de provinciale. J'eus si honte à ce moment-là. Vous n'imaginez même pas. Je faillis presque rebrousser chemin.

«À la place, je pris une grande respiration et pénétraï dans l'anti-chambre.»